

## LA QUESTION PASCALE

### *Pâque du vendredi ou Pâque du dimanche ?*

Ce titre est peut-être fallacieux, car il y a eu plusieurs questions pascales distinctes. Vers 160, il y eut des discussions à Laodicée sur la question de savoir si Jésus a été crucifié le 14 Nisan ou bien s'il a mangé la Pâque ce jour-là et a été crucifié le lendemain. C'est un problème exégétique qui n'a pas cessé de tourmenter les commentateurs jusqu'à nos jours. Il y a eu des discussions plus tard, jusqu'au concile de Nicée, sur la manière de calculer la date de Pâques. La Syrie s'en tenait au calcul des juifs, tandis qu'Alexandrie et Rome jugeaient le comput juif erroné et se servaient d'un comput différent. Mais ceci n'a rien à voir avec le grand problème qui opposa, au II<sup>e</sup> siècle, l'Asie aux autres Églises : fallait-il fêter la Pâque le 14 Nisan ou le dimanche qui suit ? Il n'est pas inutile de souligner la différence, car il est arrivé à des auteurs modernes de confondre les deux problèmes et de classer parmi les Quartodécimans — partisans du 14 Nisan — des auteurs qui défendent simplement le comput antiochien.

La question qui nous occupe ici est celle des Quartodécimans. C'est une bien vieille querelle et, si elle a passionné les anciens au point de provoquer dans l'Église une menace de schisme, il semblerait qu'elle ne soit plus à sa place que dans un cours d'histoire ecclésiastique. Il en serait ainsi en effet, si les historiens modernes ne s'étaient mis en tête de lui donner de l'importance. Le fait est relativement récent.

Tout le dossier de l'affaire nous est fourni par Eusèbe de Césarée<sup>1</sup>. Il a eu en main ce qu'on pourrait appeler les pièces du procès. Il en donne des extraits qu'il complète par des résumés. C'est par lui que nous connaissons la lettre de Polycrate d'Ephèse et celle de saint Irénée. C'est sur lui

1. *Hist. Eccl.*, V, 23-25. Tous les documents seront indiqués par référence à cet ouvrage désigné par le sigle *H. E.*

que se sont basés les premiers historiens et ils ont donné de sa relation l'interprétation la plus obvie : il s'agit d'une affaire de date. Quand il rédige le troisième volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, Lenain de Tillemont ne se pose pas de problème<sup>2</sup>. Mais un nouvel ouvrage vient de paraître : *Nouveau système sur la Pâque, avec des réflexions du P. Gabriel Daniel, Paris 1695*. C'est l'année même où paraît le volume de Tillemont. Celui-ci rédige une note et examine la nouvelle théorie : il ne s'agit pas simplement d'une question de date, mais de la conception même de la fête de Pâques, les Asiates célébrant la Passion du Sauveur et les autres sa résurrection. Tillemont ne se laisse pas émouvoir et il s'en tient à l'opinion qu'il avait exprimée au cours de son travail<sup>3</sup>.

Mais l'opinion du P. Daniel n'a pas cessé de gagner du terrain et on la retrouve un peu partout. Voici comment un éminent historien de la liturgie, A. Baumstark, voyait le problème :

Il y avait là beaucoup plus qu'une question de calendrier. La *quarta decima* des Asiates était le jour de la Crucifixion, le dimanche prôné par les Romains était celui de la Résurrection. C'est une profonde différence de mentalité et de sentiment qui s'exprime dans les deux manières de fêter la première et la plus fondamentale des solennités chrétiennes. Quelle peut donc être son origine ? Ne serait-elle pas dans les âmes des deux apôtres qui ont présidé à la première croissance des deux jeunes Eglises d'Asie et de Rome ? Pour le grand apôtre de l'Asie Mineure, Jean, le disciple bien-aimé qui s'était tenu debout sous la Croix du Maître mourant jusqu'au dernier *consummatum est*, la Résurrection elle-même ne pouvait rien ajouter au souvenir de ce cri triomphal. Pour le premier titulaire du Siègre romain, pour celui qui repose sous la majestueuse coupole de Michel-Ange et de Bramante, la mémoire du jour de la Passion n'évoquait qu'un bien triste souvenir qui demeurerait toujours un cuisant remords. Le souvenir qu'il aimait à se rappeler était, au contraire, celui dont l'avait personnellement favorisé le divin Ressuscité au matin du dimanche. Les écrivains inspirés ne nous en ont pas conservé le récit, mais saint Luc en souligne l'importance décisive : c'est

2. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1695, t. III, pp. 102-104.

3. *Op. cit.*, pp. 629-632.

sur elle que se fonde la conviction des apôtres réunis au Cénacle au moment où Cléophas et son compagnon reviennent d'Emmaüs : *Surrexit Dominus et apparuit Petro*. C'est lui qui déjà confirmait ses frères <sup>4</sup>.

Dans la nouvelle édition que j'ai donnée de l'ouvrage de Baumstark, j'ai cru devoir mettre une sourdine à ce lyrisme en rappelant dans une note que deux pages plus haut l'auteur avait montré qu'à Rome, au temps de saint Léon, Pâques était toujours la fête de la Passion du Christ <sup>5</sup>. Ainsi donc au V<sup>e</sup> siècle on était encore loin de ce contraste.

Reprenons le problème d'après les données d'Eusèbe et les quelques détails qu'on peut glaner çà et là. Mais tout d'abord distinguons trois questions. La première et la plus importante est de savoir s'il y a eu deux conceptions différentes de la Pâque au II<sup>e</sup> siècle. La seconde est de savoir laquelle des deux pratiques est primitive. La troisième est de déterminer l'origine de la pratique universelle.

#### I. — Y A-T-IL EU DEUX CONCEPTIONS DIFFÉRENTES DE LA PAQUE ?

Je ne vais pas reproduire ici le dossier fourni par Eusèbe. Je me contente de signaler les éléments qui sont certains, puis nous examinerons ce qui peut être discuté.

Il est certain tout d'abord que, dans toute l'Église, la Pâque consistait en un jeûne qui se terminait par une fête. Il n'y avait donc pas une succession de synaxes à des jours différents comme aujourd'hui. La Pâque était une fête qui se prolongeait pendant cinquante jours, d'après le témoignage d'Irénée <sup>6</sup>. Cependant la pratique n'était pas uniforme. D'après Irénée, il y avait des différences dans la durée du jeûne : un jour ou deux ou même davantage. Mais la divergence principale était dans la date. Fallait-il rompre le jeûne le 14 Nisan ou bien attendre le dimanche suivant <sup>7</sup> ?

4. *Liturgie comparée*, 3<sup>e</sup> éd., Chevetogne, 1954, pp. 192-193.

5. *Op. cit.*, p. 192, n. 3.

6. Ce témoignage est conservé par les *Quaest. et resp. ad orthod.*, 115, cf. *S. Irenaei Libros quinque adversus haereses ed.* W. W. HARVEY, Cambridge, 1857, t. II, p. 479. La *pentecostè* dont il est question est évidemment la cinquantaine pascale et non la fête de la Pentecôte.

7. *H. E.*, V, 24, 12.

C'est bien en ces termes que le problème est posé. D'un côté on rompt le jeûne le 14 et, naturellement, on célèbre la fête, ce qui suppose que le jeûne a commencé au moins le 13 ou le 12 au soir. De l'autre on rompt le jeûne seulement le dimanche, ce qui suppose que le jeûne commence soit le samedi soit le vendredi. Quels étaient les arguments des deux parties ?

L'argument principal invoqué par Polycrate est la tradition des Églises d'Asie depuis saint Jean. L'Asie, c'est la province romaine d'Asie qui avait pour capitale Ephèse. Mais Polycrate invoque aussi l'Écriture : il se vante d'avoir parcouru toute l'Écriture et il conclut en disant « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes<sup>8</sup> ». La tradition asiaticque repose pour lui sur une base scripturaire. Il cite d'ailleurs l'Évangile : les Asiatiques ont toujours gardé le quatorzième jour de la Pâque selon l'évangile. Mais il est probable qu'il se référait également à l'Ancien Testament. D'après l'opinion que résume Eusèbe, il fallait célébrer la Pâque « le jour où il était ordonné aux juifs d'immoler l'agneau<sup>9</sup> ». Polycrate lui-même dit que tous ses parents célébraient la Pâque « le jour où le peuple s'abstenait de pain fermenté<sup>10</sup> ». Il est probable que l'opinion des Quartodécimans se rattache à la première querelle pascale dont nous avons parlé et qu'elle s'appuie sur la chronologie du IV<sup>e</sup> évangile. La Pâque chrétienne s'est substituée à la Pâque juive. Le Christ est mort au moment où on immolait l'agneau pascal. Il faut donc continuer la tradition de l'Ancien Testament et fêter la Pâque le même jour.

Les adversaires des Quartodécimans s'appuient aussi sur une tradition : c'est celle de toutes les autres Églises. Mais ils ont aussi leurs raisons : ils pensaient, dit Eusèbe, qu'il ne convenait pas de mettre fin au jeûne un autre jour que celui de la résurrection de notre Sauveur. Et quelques lignes plus loin, il résume les décrets des synodes : « qu'on ne célèbre jamais un autre jour que le dimanche le mystère de la résurrection des morts du Seigneur et que nous observions en ce jour-là seul la rupture du jeûne pascal<sup>11</sup> ».

8. *H. E.*, V, 24, 7.

9. *H. E.*, V, 23, 1.

10. *H. E.*, V, 26, 6.

11. *H. E.*, V, 23, 1.

Plus loin, résumant la première partie du traité de saint Irénée sur la question, il nous dit que l'évêque de Lyon « établit qu'il ne faut accomplir le mystère de la résurrection du Seigneur que le dimanche<sup>12</sup> ».

Voilà, semble-t-il, une conception de la Pâque bien différente de celle des Quartodécimans : les autres Églises célèbrent la résurrection du Seigneur, tandis que les Asiates célèbrent sa Passion. La conclusion est un peu rapide. Notons tout d'abord que ni saint Irénée, ni Eusèbe n'ont vu de différence dans la manière de comprendre Pâques. Irénée n'y voit qu'une question de discipline du même ordre que les divergences sur le nombre des jours de jeûne. Il ne soupçonne pas que les Quartodécimans ne célèbrent pas la résurrection comme les autres Églises. Pâque est pour lui, comme pour Eusèbe, un terme univoque. Ni l'un ni l'autre n'ont imaginé qu'on pouvait fêter la Passion sans la résurrection et vice versa. Si nous sommes tentés de juger autrement, c'est à cause d'une optique moderne qui fausse les perspectives.

La liturgie pascale s'est développée et s'est étalée, si l'on peut dire, sur plusieurs jours et les événements sont commémorés suivant leur ordre historique : la dernière Cène le jeudi saint, la Passion le vendredi, la résurrection la nuit du samedi au dimanche. Cette perspective historique qui nous est familière, nous sommes tentés de la transposer dans l'antiquité chrétienne et de poser le dilemme : Passion ou résurrection ? Or il est bien certain que ce dilemme ne s'est jamais posé dans l'antiquité. En tout cas pas pour les adversaires des Quartodécimans. Jamais, dans les quatre premiers siècles, Pâques n'a été considérée comme une fête de la résurrection purement et simplement. Au contraire, quand il s'agit de définir la fête, c'est au terme de Passion que recourent Tertullien, l'auteur du *De pascha computus*, Eusèbe de Césarée, saint Jean Chrysostome et bien d'autres<sup>13</sup>. La préface de notre messe de Pâques garde encore le souvenir de cette conception : *in hac potissimum nocte cum pascha nostrum immolatus est Christus*. Seulement la

12. *H. E.*, V, 24, 11.

13. Sur les sens donnés à *pascha* dans l'Église ancienne, voir C. MOHRMANN, *Pascha, passio, transitus*, dans *Ephem. liturg.*, 66, 1952, pp. 37-52.

Passion était inséparable, à leurs yeux, de la résurrection : *qui mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo reparavit*. C'est la doctrine paulinienne : « Il a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification. »

Le baptisé est plongé dans la mort du Christ, mais pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle. Les anciens n'ont jamais songé à faire une coupure entre les événements et à choisir celui qui leur paraissait capital. Ils n'avaient qu'un jour pour célébrer le mystère de la rédemption, c'est-à-dire celui de la mort et de la résurrection du Seigneur. On a prononcé le mot de fête d'idée. Je n'aime guère ce mot, car une idée est une chose abstraite. C'est une fête de mystère, d'un mystère complexe, mais indivisible. Plus tard on a divisé, et il en est résulté quelque malaise. Mais transposer le problème dans l'antiquité est un anachronisme. Il est certain que les adversaires des Quartodécimans célébraient aussi la Passion du Sauveur, mais dans la nuit pascale.

Cependant les Quartodécimans, de leur côté, n'excluaient-ils pas la résurrection de leur solennité? Nous n'avons aucune raison de le croire. Les textes sont muets. Le jour de Pâques était aussi pour eux un jour de fête et non un jour de deuil. On ne leur reproche pas de ne pas célébrer la résurrection, mais de rompre le jeûne avant le dimanche qui était le jour de la résurrection célébré chaque semaine dans toute l'Église. Croit-on que saint Irénée, pour qui la résurrection avait tant de poids dans sa lutte contre les gnostiques, aurait pris les choses aussi allégrement si les Asiates avaient refusé de célébrer la résurrection du Seigneur? C'est, par dessus tout, souverainement invraisemblable. La résurrection faisait partie du message apostolique comme la Passion. Nous avons d'ailleurs une raison positive de croire que les Quartodécimans ne différaient pas de leurs adversaires. Il y a une coutume universellement acceptée au témoignage de saint Irénée et de Tertullien : c'est la célébration de la cinquante pascale, durant laquelle on ne pouvait ni jeûner ni fléchir les genoux<sup>14</sup>. Sur ce point, il n'y a aucun conflit entre les Églises. Du silence des docu-

14. Outre le texte de saint Irénée, cité à la note 6, cf. TERTULLIEN, *De corona*, 3, éd. KROYMANN, t. II, p. 158, et *De orat.*, 23, éd. REIFERSCHIED, p. 196.

ments à ce sujet, on peut conclure que les Quartodécimans commençaient simplement cette cinquantaine le 14 Nisan au lieu de la commencer le dimanche suivant. Une fois le jeûne rompu, on entrait dans la joie pour cinquante jours. Est-il imaginable que cette joie n'eût rien à voir avec la résurrection du Christ ?

Rien donc dans les textes ne suggère une différence essentielle dans l'objet de la fête. Pour tous, la Pâque était la célébration du mystère de la mort et de la résurrection du Christ. C'était la nouvelle Pâque, le passage de la mort à la vie non seulement du Christ, mais aussi des chrétiens. C'est pourquoi la nuit de Pâques est devenu le grand jour du baptême solennel.

L'introduction d'une célébration le vendredi, puis le jeudi a changé les perspectives. On célèbre l'institution de l'Eucharistie, puis la Passion. Quand on arrive au dimanche, il ne reste plus que la résurrection à fêter. Pourtant les vieux textes subsistent. J'ai cité plus haut la préface pascale. On pourrait accumuler des citations de toutes les liturgies. Les textes anciens rendent tous le même son. Ils font écho aux paroles de saint Paul : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé (1 Cor., 5, 7). Il a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification » (Rom., 4, 25). La Pâque, c'est le sacrifice du Christ qui est célébré, dans toutes les anciennes liturgies, en mémoire de sa mort et de sa résurrection<sup>15</sup>.

En dépit de ce qu'écrivait Baumstark, l'examen impartial des sources amène à la conclusion qu'il n'y a eu dans la controverse qu'une question de date. C'est la conclusion d'excellents liturgistes comme Brightman<sup>16</sup> et Casel<sup>17</sup>. Après avoir examiné les sources, je ne puis que me ranger à leur avis.

## 2. — DES DEUX USAGES QUEL EST LE PLUS ANCIEN ?

On peut maintenant se poser la question : des deux usages, quel est le plus ancien ?

15. Cf. B. BOTTE, *Problèmes de l'anamnèse*, dans *Journal of eccl. history*, t. V, 1954, pp. 16-24.

16. *The Quartodeciman Question*, dans *Journal of theol. stud.*, 25, 1924, pp. 254-270.

17. *Art und Sinn der ältesten Osterfeier*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, t. XIV, 1938, pp. 1-78.

Nous en sommes réduits aux conjectures. La communauté primitive a sans doute continué à pratiquer la Pâque juive, comme elle a continué à observer le Sabbat et à fréquenter le Temple. Mais nous ignorons si elle a christianisé la Pâque juive ou si elle a juxtaposé à la Pâque juive une solennité spécifiquement chrétienne comme elle l'a fait pour le dimanche. Et même si elle a fêté la Pâque chrétienne le 14 Nisan, nous ne voyons pas si la pratique des Quartodécimans d'Asie est en continuité avec l'usage primitif de Jérusalem ou si c'est une réforme locale inspirée par les textes de l'Écriture. Sans doute cette pratique est bien antérieure au pape Victor. D'après saint Irénée, la question se serait déjà posée au temps de saint Polycarpe, ce qui nous reporte vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agissait sans doute pas alors d'une innovation; mais rien ne nous autorise à faire remonter cet usage jusqu'à saint Jean. Le développement de Polycrate sur les *lumières* de l'Asie est un développement rhétorique et non un document historique. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que lui-même ne connaissait pas d'autre usage en Asie. Mais il faut noter, d'autre part, le caractère géographiquement très limité de la pratique quartodécimane. Elle est propre à la province d'Asie et aux régions limitrophes. On est frappé de l'unanimité des Églises : Rome, Alexandrie, Corinthe, la Palestine, l'Ostroëne, le Pont, la Gaule se prononcent sans hésiter pour la Pâque dominicale<sup>18</sup>. Polycrate, de son côté ne peut invoquer que des Asiates, et Irénée, qui prend leur défense contre l'intransigeance de Victor, ne fait appel au témoignage d'aucune autre Église. Il est partisan lui-même de la Pâque dominicale, et la seule excuse qu'il invoque est la simplicité et l'ignorance de ceux qui ont transmis cette coutume<sup>19</sup>. Le pseudo-Tertullien nous parle d'un Romain qui causa un schisme, Blastos : « Il voulut introduire subrepticement le judaïsme, car il dit qu'il ne fallait observer la Pâque que selon la loi de Moïse, le 14 du mois<sup>20</sup>. » Cela se situe exactement à l'époque de saint Irénée. Il y avait donc des partisans des Quartodécimans à Rome; mais ils y font figure de novateurs, puisque la Pâque dominicale était déjà de

18. *H. E.*, V, 23, 2-4.

19. *H. E.*, 24, 13.

20. *Adversus haereses*, 8, éd. KROYMANN, t. III, p. 225.

règle à Rome au temps de saint Polycarpe, au témoignage d'Irénée lui-même. On entrevoit même, si la notice est exacte, la raison du mouvement : une fidélité littérale aux prescriptions de l'Ancien Testament. Quoi qu'il en soit, l'unanimité des Églises d'Orient aussi bien que d'Occident est un fait dont il faut tenir compte. Qu'une coutume soi-disant apostolique ait été abandonnée partout sans résistance dès la fin du II<sup>e</sup> siècle est un fait singulier, si l'on se rappelle avec quelle jalousie les différentes Églises ont défendu leurs usages. S'il s'agissait d'une persistance de l'usage de la communauté primitive de Jérusalem, c'est bien en Palestine qu'on s'attendrait à la trouver. Or l'accord des Palestiniens avec Rome est complet : un synode présidé par Théophile de Césarée, auquel assistent Narcisse de Jérusalem, Cassius de Tyr et Clarus de Ptolémaïs, examina la tradition qui leur était venue des apôtres et déclara qu'elle concordait avec celle d'Alexandrie et de Rome<sup>21</sup>. Nous ne sommes pas obligés de prendre leur déclaration pour argent comptant, pas plus que celle de Polycrate. Mais cela signifie au moins qu'on n'avait pas souvenir en Palestine de la pratique quartodécimane.

Nous n'avons donc aucune garantie que la pratique des Asiates ait été un vestige des usages primitifs. Nous ne pouvons pas non plus le nier catégoriquement. Disons que c'est possible. Cependant l'accord des autres Églises est impressionnant, et cela doit rendre prudent. Il est au moins tout aussi vraisemblable que l'usage des Quartodécimans est un usage purement local dû à une interprétation littérale de l'Ancien Testament.

### 3. — D'OU VIENT LA PRATIQUE DE LA PAQUE DOMINICALE ?

Supposons cependant que la pratique des Asiates représente un usage plus ancien. D'où vient alors la pratique de la Pâque dominicale ? Est-il légitime de la présenter comme spécifiquement romaine ? Nous n'en savons absolument rien. Rome a pu servir de centre de diffusion, mais l'usage peut venir d'ailleurs, par exemple de Palestine. A fortiori il est encore plus vain de chercher une date. S'il y a eu un chan-

21. *H. E.*, V, 25.

gement, l'accord de toutes les Églises suppose qu'il a eu lieu à une époque tellement ancienne que nous n'avons aucune chance d'en préciser la date. Mais, après tout, nous ne savons même pas s'il y a eu un changement. Dès lors, des considérations telles que celles de Baumstark, que j'ai citées plus haut, sur l'influence respective de saint Pierre et de saint Jean n'appartiennent pas à l'histoire, mais à la littérature d'imagination. Les témoignages historiques et les anciens documents liturgiques ne nous font connaître qu'une seule et même Pâque avec quelques divergences qui portent sur la date et sur la durée du jeûne. Si nous voulons aller au delà de ce que les sources nous apprennent, nous entrons sur le terrain de la préhistoire et nous ne pouvons édifier que des hypothèses fragiles où l'imagination joue un plus grand rôle que le donné concret. Il est plus sage de s'en tenir aux faits et de constater qu'au II<sup>e</sup> siècle il y a une tradition ferme dans l'Église. C'est de là qu'il faut partir pour comprendre notre Pâque d'aujourd'hui et pour tirer quelques leçons pratiques.

#### 4. — COMMENT COMPRENDRE NOTRE PAQUE D'AUJOURD'HUI ?

Un premier fait qu'il faut souligner, c'est que l'essentiel de notre Pâque, c'est la veillée pascale. Beaucoup de prêtres paraissent ne l'avoir pas encore compris, et ils la considèrent toujours comme une préparation à la fête du lendemain. Certains même s'ingénient à avancer l'heure de la célébration pour obliger leurs paroissiens à revenir le lendemain. C'est peut-être de bonne tactique paroissiale, mais il faut avoir le courage de dire que, du point de vue de la tradition, c'est une aberration.

Le noyau primitif a été respecté. Il a gardé son caractère de mystère complexe, avec ses deux aspects de mort et de vie, complémentaires l'un de l'autre. C'est le sacrifice pascal de l'Agneau et c'est l'annonce de sa résurrection. Les rites du baptême, qui en sont partie intégrante, rappellent comment ce mystère du Christ est aussi celui du peuple chrétien qui participe à la mort et à la résurrection du Seigneur. C'est de là qu'il faut partir si l'on veut comprendre la Pâque. Le reste est préparation ou prolongement et doit s'orienter vers le centre.

Ceci n'est pas sans quelque importance pour la semaine sainte. Si le noyau primitif subsiste, il s'est développé. On a voulu détailler la richesse du mystère pascal et on l'a étalé sur plusieurs jours, suivant un plan quasi historique. Cela ne s'est pas fait en une fois, mais le même phénomène s'est produit dans tous les rites, preuve que cela répondait à une exigence de la conscience chrétienne. C'est d'ailleurs une loi du développement liturgique. On a de même développé les rites du baptême pour exprimer toute la richesse de l'acte sacramentel. Il s'agit donc d'une croissance organique dont il faut respecter l'harmonie et les proportions.

J'ai dit plus haut que le développement s'était fait suivant un plan quasi historique. Le « quasi » n'est pas de trop, parce que la liturgie romaine n'a jamais eu le souci d'un horaire de la Passion. Il n'y a pas non plus de commémoration de l'ensevelissement. Si nous prenons l'office du vendredi saint, consacré à commémorer la Passion, nous constatons qu'il contient des pièces dont l'accent triomphal a déjà une résonance de Pâques. Cela n'est pas sans nous déconcerter un peu. Notre piété moderne s'accommoderait mieux d'un réalisme plus net et de contrastes plus tranchés. On serait tenté de recourir à des modes d'expression qui fassent davantage appel au sentiment de compassion pour le Christ souffrant. Il y a à cela un danger, c'est qu'on risquerait de briser l'unité de style que la tradition romaine a su garder, à part quelques détails secondaires. Il est dangereux de faire des plans trop bien tracés avec des lignes trop nettes. La composition d'un office est moins, si je puis dire, une affaire de science qu'une œuvre d'art. Un office comme l'adoration de la croix a su harmoniser la gravité des reproches du Christ souffrant à son peuple avec les accents de triomphe. Un tel équilibre n'est pas le résultat d'un dosage savant. Il est sorti de la conscience des chrétiens du haut moyen âge qui comprenaient que le mystère de mort était orienté vers la victoire du Christ. C'est une face du mystère de Pâques, mais elle laisse sentir déjà l'autre face. Une logique rigoureuse voudrait qu'on sépare et qu'on distingue. Les anciens parlaient de la « glorieuse passion »; nous préférierions qu'on parle de la « douloureuse passion ». Notre piété est mieux accordée

avec le *Stabat mater* qu'avec le *Cruz fidelis*. Mais quelles que soient nos préférences personnelles, il faut nous rendre compte qu'une réforme qui aurait pour elle une logique parfaite risquerait de rompre un équilibre et une harmonie qui ont subsisté à travers les siècles.

Il y a d'ailleurs des dévotions privées qui se sont développées à l'époque moderne et qui sont parfaitement légitimes. Je pense notamment à l'adoration du Saint-Sacrement le jeudi saint et dans la nuit suivante. Ce sont là des coutumes à garder et à encourager. Mais il faut ici savoir respecter les proportions. Transformer cette dévotion en une veillée de grand style risquerait de déplacer le centre de gravité de la semaine en donnant à un élément adventice plus d'importance qu'aux éléments essentiels qui nous sont livrés par la tradition. Il est à souhaiter que les offices du jeudi et du vendredi saints puissent être placés à des heures, traditionnelles d'ailleurs, qui les rendent accessibles au peuple chrétien. On peut souhaiter également certains aménagements justifiés par des raisons traditionnelles ou pastorales. Le Saint-Siège a montré en ces dernières années qu'il était désireux de rendre la liturgie plus vivante et plus accessible au peuple. Il a montré aussi qu'il voulait rester fidèle à la ligne de la tradition. Une liturgie vivante, ce n'est pas une liturgie toute neuve, bâtie sur un plan qui contente notre logique abstraite et fasse rupture avec le passé. La vie n'est pas seulement mouvement, elle est aussi continuité. Il y a dans notre liturgie des éléments qui sont le résultat d'une expérience séculaire. Il faut se garder de les compromettre par des réformes ou des additions intempestives. Avant tout, il faut essayer de comprendre et de pénétrer les institutions par le dedans. Elles nous paraissent souvent désuètes parce que nous les regardons du dehors. Nous en voyons les défauts extérieurs, mais nous n'avons pas saisi l'esprit. On peut souhaiter qu'une réforme fasse disparaître les défauts. Mais il faut prendre garde qu'en raclant la rouille on ne brise le vase.

D. B. BOTTE.